

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 23

Artikel: Lettres drôles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UN MOIS GRATIS

Les nouveaux abonnés pour un an ou six mois, à dater du 1^{er} juillet 1909, recevront gratuitement les numéros du mois de juin.

LE PRIX DE L'ASPHYXIE

Un de nos lecteurs nous adresse les lignes que voici, un peu tardives :

La nuit terrible fut du vendredi au samedi. Vous connaissez l'histoire :

A la caserne, vingt hommes dormaient à poings fermés... et le gaz fuyait, le gaz traître et meurtrier.

Le réveil forcé, brusqué, pénible ; le transport à l'infirmerie, l'éther, le café noir, les nausées, le docteur grisonnant, les officiers inquiets ; tout cela fut comme un rêve noyé dans une buée « gazeuse ».

La nuit suivante, dans une pièce indenne, ramena le calme et la tranquillité.

Aussi par ce beau dimanche matin, s'il était une chambrée heureuse de vivre, d'apprécier tous les charmes d'un jour ensoleillé, toute la vivifiante puissance d'un air pur, ce fut bien la chambrée B. 30.

D'ailleurs tous, asphyxiés ou non, heureux de ce jour de liberté, partaient en quête de divertissement.

Bon nombre descendaient le Valentin vers 9 1/2 heures, lorsqu'un bon vieux papa — il doit être assurément des Services industriels, celui-là — accosta un soldat, précisément celui qui, réveillé le premier, sauva la chambrée, ayant réussi après maints efforts à gagner le corridor.

— Alors, demanda le bon vieux, comment est-ce qui vont tous ces asphyxiés de par là-haut ? La « Feuille » dit bien qui vont pas encore tant mal !

— En effet ; ils vont même très bien maintenant ; à preuve que vous en avez un devant vous !

— Ah ! alors, comme ça, vous en étiez ; ben sûr, au moins ?

— Mais oui, c'est même moi qui ai donné l'alarme.

— Ah ! tonnerre, c'est vous ! tielle chance. Dites-moi voir alors si c'est bien vrai qui avait comme ça tant de gaz dans cette pièce ; la « Feuille » dit 600 mètres cubes.

— Ma foi, je n'ai guère compté, je vous assure. Nous sommes dehors, c'est tout ce qu'il nous faut. Qu'il y en ait eu un peu ou beaucoup, je m'en fiche, moi ?

— Comment ? Si c'est pas dommage, tant de gaz fichu ; et encore ça vous intéresse pas. Mon père, t'y possible pour un gaillard ! Savez-vous bien que moi et mon Henri on a ça calculé hier, et qu'on a trouvé qui y avait du gaz perdu pour 120 francs ! au moins ! 600 mètres cubes ! oui, 120 francs, c'est épouvantable ; et pis, on s'est pensé comme ça : ça fait une asphyxie à

6 francs par tête et même plus, parce qui y a encore les vitres cassées qui faudra bien payer. Et qui c'est qui payera ça ? l'Etat, nous ; non, c'est trop fort ! Trouvez-vous pas ?

— Hum !... Oui... non... enfin, bonjour.

— Bonjour... 120 francs... 6 francs par tête !... tout de même !

*

Vingt hommes étaient dans la chambre. Le lendemain, il y avait 200 asphyxiés. N'est-ce pas, le gaz a une tendance à toujours augmenter de volume !

Comme on écrit l'histoire !

Autre dialogue saisi au vol :

— En étiez-vous aussi ?

— Mais, bien sûr !

— Alors, comment ça s'est-il passé ?

— Ma foi, on peut pas tant bien vous dire ; on s'est réveillé raides sù nos lits, on nous a conduits à l'infirmerie, on s'est senti rien tant bien un bon quart d'heure et puis, pou fini, ça est mieux allé ! Et nous revoilà, c'est l'essentiel !

DEVINE.

LA VIEILLE MALADE

Le pasteur des Petits-Crêts allait se coucher, quand on vint lui annoncer que la vieille Marion de la Tacounaïre ne passerait probablement pas la nuit et qu'elle le suppliait de se rendre à son chevet. Il y alla, son bâton d'une main ; de l'autre, une de ces lanternes appelées falots-tempêtes.

— Eh bien, ma bonne Marion, me voici, dit-il en entrant. Comment vous sentez-vous ?

— Comme ci, comme ça, répondit la vieille. Voilà ma sixième nuit blanche, monsieur le pasteur. Pas moyen de fermer l'œil. C'est pour quoi je me suis permis de vous faire querir.

— Vous avez bien fait, ma chère sœur.

— Je me suis pensé que vous auriez pitié de moi et que vous me prêcheriez un peu, rien qu'un tout petit peu, monsieur le ministre.

— Mais, certainement, je vais prier pour vous...

— Faites excuse, mon bon monsieur, si c'était un effet de votre bonté, j'aimerais mieux un prêche qu'une simple prière. Si vous saviez, chaque fois que je vous entendais à l'église, comme je m'endormais bien !

LA SOUPE AUX ŒUFS

Un gros marchand entre à l'auberge et dit à l'hôte :

— Je viens de loin, j'ai faim et je voudrais dîner. Qu'avez-vous de bon à me donner ?

— Ce que vous voudrez, fait l'aubergiste. Que désirez-vous ?

— Avez-vous des œufs ?

— Et frais qu'ils sont ! Comment les voulez-vous ?

— Eh bien, faites-m'en cuire un à la coque, et du bouillon vous en tremperez une soupe pour mon domestique qui va venir avec mes bagages.

— Une soupe d'un bouillon d'œuf à la coque ?... Elle ne sera pas trop grasse !

— Heu ! répond le marchand, si vous pensez qu'il n'y en ait pas assez d'un, mettez-en deux ou trois, je les avalerai tout de même.

De la veine. — Une mère fait faire la prière du soir à son petit garçon. Celui-ci :

— Je remercie le bon Dieu de m'avoir fait chrétien...

— Ajoute : et surtout de ne m'avoir pas fait habiter l'Arménie.

Pourquoi ? — Parce que.

— Vous mariez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'en repentirais.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais jaloux.

— Pourquoi ?

— Parce que je craignais d'être un mari trompé.

— Pourquoi ?

— Parce que je le mériterais.

— Pourquoi ?

— Parce que je me serais marié.

Les femmes et les opinions.

— Voulez-vous faire prévaloir une opinion ? Adressez-vous aux femmes. Elles les reçoivent aisément, parce qu'elles sont ignorantes ; elles les répandent aisément, parce qu'elles sont légères ; elles les soutiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues.

Mme Necker, qui jadis disait ceci, tiendrait sans doute aujourd'hui un tout autre langage.

LETTRES DRÔLES

LETTRES drôles » ou « drôles de lettres », comme vous voudrez. En voici une que veut bien nous adresser un de nos lecteurs, sous les yeux de qui elle est tombée par hasard.

***, le mars 190.

« Monsieur,

» Permîtez moi, demander si Monsieur aurez pas défois la bonté de prendre connésance à ces quelque lignes, que je vien de me faire une idée, en pensant à Monsieur, comme j'ai déjà lue une où deuois un vos article dans la feuille d'avice, que Monsieur cherchent des employers, malgré jété attacher ce moment là, sans ce la j'aurai déjà m'adressé sur vos demande la,

» Monsieur comme je vous connet déjà depuis un certain temps, depuis le temp la que j'ai fait des réparations dans Votres Château Campagne X vous me rencontrez, toujours très souvent, et je vous salue toujours très affectueusement. Monsieur Veuillez s. v. pl. je désire de faire connésance plus chaudement avec vous, et, j'assaye de m'adressé à vous Monsieur, je désire de me trouvé une place stable comme pointeur où concierg où autre chose qui vous

conviendrais le mieux pour le plus vitte, je vous assure Monsieur de vous remplir une place à merveille, j'ai 40 ans robust est fort, je suis marié est j'ai 2 Enfants un garçon et une fille, est j'écris les 2 langues à fond Français et Laleman.

» Monsieur Veuillez agréer mes meilleur salutations les plus présantable Distinguées».

(Signature.)

ON PLLIORIAU

L'a z'u passâ cllia moudâ qu'on avâi dein lo vilhio teimps, de payâ on plliorau po lè z'einterrâ. L'étai, — mè rondzâi que vo dio dâi dzanlye. — l'étai on'hommo avoué on mor refregnu, on tsapi nâ et grand quemet onnâ botollie d'on pot, — on du quemet on l'appelâve — onna zaqua à lame et dâi tsausse que serrâvant tellameint lè tsambe que dâi iâdzo sè faillai d'ecouenâ bin adrâi lè dzénâo po pouâi lè z'einfattâ. Dèvessâi allâ dè coute lè brancard iô on mettai lo mort et pu coudhî plliorâ tant qu'âo cemetifro. L'è po cein qu'on l'appelâve lo plliorau. Dins on étai su d'être plliorâ per quauquon n'a pas, ão dzo de vouâ, lè dzein sant pas pâ frâi bin adrâi qu'on lè crétique dza et que, se l'einterrâ étai reinvouyâ de dâotrâi dzo, cllia que vant à la poursuita tsanteront quasus. Einfîn, sè à rein de regrettâ cllia plliorau.

Dein la cououna de Mollie-Tchivra, l'avant chè po plliorau on corps qu'on lâi desâi Sabineau, por cein que l'avâi maryâ la Sabine de la Delèze, onna sorto de fenna qu'à Dieu la bène. Tot cein que savâi fère po son Sabineau, l'étai de lo bramâ, de lo potteyâ, que ma fâi lè su que clia l'hommo pouâve dere que medzive de la soupa ài truffie à midzo et de la soupa à la potta tot lo resto d'au dzor, — et de la né que desant lè croûte leingue. Dan, vaïcè qu'on dzor Sabineau va vè on camerardo que l'avâi à nom Breinno et lâi dit dinse :

— Dis vâi, Breinno, tè foudrâi mè fère on petit serviço sta vêprâ.

— Se pu, oï: mâ n'è pas grand erdzeint à prêta ora.

— Oh ! n'è pas po t'emponta de l'erdzeint.

— Et por que è-te, dan ?

— Je sarâi de fère lo plliorau à ma plliice po l'einterrâ à l'assessu que l'è dan sta vêprâ :

— Bin se te vâo ! Ma porquie ne lâi va-to pas tè mimo ?

— Porquie ? que repond Sabineau, l'è qu'on mè trâirâi lè bouf que mè sarâi impossiblio de plliorâ vouâ : ma fenna l'è morta sti matin.

MARC A LOUIS.

LE VEUF ET LA VACHE

SAMIN de Praz-Revon perdit sa femme. Comme un malheur n'arrive jamais seul, à quelques mois de là sa vache pérît du charbon. Ce nouveau coup le plongea dans le désespoir.

— Voyons, voyons, lui dit un jour son ami Pierre, tu n'es pas raisonnable : ta femme meurt, tu t'en consoles ; ta vache te manque et te voilà pleurant comme une Madeleine ! Il faut se faire une raison, nom de sort ! Une femme vaut bien une vache, surtout quand elle est brave, économe et travailleuse comme ta pauvre Fanchon...

— Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, répondit Samin : il n'y a pas de mois qu'on ne me propose une nouvelle femme ; quant à une vache, personne ne m'en a même offert la queue d'une.

LES CHAUSSES DE MICHEL BELLET

On nous communique le document ci-après, détaché dans le minutaire d'un tabellion lausannois du XVII^e siècle. Le lecteur y verra qu'à cette époque-là les vêtements étaient des choses de prix, qu'on s'ingéniait à faire du-

rer le plus possible, et à propos desquels on passait des actes dans toutes les formes, comme pour des transactions immobilières ou pour un mariage.

« Le 12^e jour du mois de juin 1657, honnête Michel Bellet ayant donné à teindre un haut de chausses à Janine femme de maître Pierre Barbaz et ayant ladite Janine donné une marque au dit Bellet lequel l'ayant perdue n'aurait pu avoir ledit haut de chausses sans faire quittance à ladite Janine. Voilà pourquoi, par le moyen de la présente, elle remet et délivre au dit Bellet ledit haut de chausses afin qu'elle en soit quitte et non recherchée à l'avenir. Que si quelqu'un apportoit à ladite Janine le double de ladite marque, icelui Bellet promet de tenir indemne ladite Janine envers et contre tous. »

Au temps où l'on prisait.

CECI est extrait des cahiers d'un vieux priseur.

« La tabatière est un des nombreux anneaux de la chaîne qui lie les hommes entr'eux.

» Parfois elle remplit l'office d'un baromètre.

» Sortie violemment de la poche et tenue longtemps dans la main avant d'y introduire l'index et le pouce, — la prise aspirée bruyamment — indiquent l'orage (contrariété, colère concentrée).

» Étant tenue dans la main, si on la caresse en lui faisant faire mollement quelques mouvements de rotation, c'est *calme plat, beau fixe* (contentement, bonté).

» Elle sert aussi de thermomètre.

» Lorsqu'un homme vous présente fréquemment sa tabatière pendant une conversation, cela indique un *fort degré de chaleur*. Cet homme a de l'estime pour vous ou veut le faire croire, ou bien encore il veut vous persuader d'une chose dont vous n'êtes pas bien convaincu.

» Un homme ayant l'habitude de vous donner régulièrement une prise, cesse tout à coup sans motif apparent de vous l'offrir, *indique le froid*. Cet homme a une haine secrète contre vous, il faut vous en méfier.

» Sur le *comptoir* de plusieurs cafés de Paris, on voit une énorme tabatière dite *omnibus* ; elle peut contenir une bonne demi-livre de tabac, quelquefois plus. Les *habitues* vont y puiser sans se gêner, et lorsque le cafetier remarque chez lui un nouveau visage, il va lui-même cérémonieusement lui offrir une prise de l'*omnibus*, en l'assurant qu'il peut en disposer à son aise.

» C'est un moyen comme un autre d'attirer la pratique.

F. R.

UN MARIAGE MANQUÉ

CONTE CAMPAGNARD

PIERRE LA GOYETTE était en train de s'habiller pour aller « fréquenter », quand la mère la Goyette lui dit :

— Qu'est-ce que tu pourrais bien emporter à ta mie, pour lui faire cadeau ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Si tu lui portais deux ou trois prunes.

— Des prunes ? mais ils en ont plus que nous de prunes ?

— Qu'est-ce que ça fait ? reprit la mère la Goyette. Ce ne sera toujours pas les mêmes. Je vais t'en chercher quelques-unes.

La mère la Goyette s'en alla devant la maison secouer un prunier et revint un moment après avec sa devantière pleine de prunes : de grosses prunes reine Claude qui avaient de la farine sur la peau. Elle les enveloppa, bien comme il faut, dans un mouchoir propre et elle dit à Pierre :

— Tu verras que ça lui fera plaisir.

Et elle ajouta en faisant de petits yeux :

— Tu comprends, quand on veut se marier, faut faire le gentil, et il faut se faire bien voir de la famille... Quand ton pauvre père venait me voir, moi, il m'apportait toujours quelque chose.

Pierre la Goyette « fréquentait » Marie Tenrô, une jolie fille du village des Perches, qui avait des terres, des prés, des bœufs, des vaches, des cochons, des chèvres, et qui n'avait ni frères, ni sœurs. Quand ses parents seraient morts, elle aurait bien trente mille francs.

Aussi Pierre y tenait à cette Marie Tenrô. Depuis Pâques, tous les dimanches il allait la voir. Marie ne disait pas non, mais les parents Tenrô trouvaient à redire que Pierre la Goyette n'avait que deux vaches, et, ma foi, ils ne se pressaient point de dire oui. Le mariage était, comme on dit chez nous, sur la balance.

Pour aller « fréquenter », Pierre avait fait une toilette digne du président de la République. Il avait commencé par tirer un seau d'eau au puits et avec une pièce de savon blanc, il s'était flanqué une « débarbouillade » à lui faire fumer la peau. Hardi je te frotte, hardi je te savonne, et il reniflait, éternuait, gargouillait dans son seau, comme un âne qui a reniflé une tabatière. Ah ! par exemple, quand il eut fini, on aurait pu se mirer dans sa figure.

Ensuite, il avait mis son habit qu'il avait étrenné à Pâques. Une lévite qui lui faisait vzig, vzac, sur les fesses, à chaque pas qu'il faisait, une culotte qui lui serrait les jambes comme un fourreau de parapluie ; sur sa grosse tête rouge, un petit chapeau gris, avec une fente dans le fond, comme les jeunes messieurs en portent à la ville. Ah ! c'est que Pierre la Goyette était un des plus grands farauds du pays.

— Allons, je pars, dit Pierre à la mère la Goyette.

— Au revoir, lui dit la mère, et trouve moyen de te faire bien voir. Ce n'est pas difficile ; tu n'as qu'à dire oui à tout ce qu'ils te diront, à trouver chez eux tout beau et tout bon. Comme cela, tu seras sûr d'avoir la mie.

Ah ! c'est qu'elle n'était pas bête la mère la Goyette.

— Et n'oublie pas les prunes.

Pierre prit le mouchoir plein de prunes et se dirigea du côté des Perches. Il avait à peu près une heure de chemin à faire, mais il faisait bon voyager. Les foins étaient fanés, les blés étaient mûrs et la caille chantait : « Paie tes dettes ! paie tes dettes !... »

Pierre rencontra de temps en temps des connaissances qui lui disaient :

— Gageons que tu vas fréquenter ?

Pierre leur répondait tantôt par une bêtise, tantôt par une autre. Et il reprenait son chemin, content comme un roi en sifflant yu... yu... tu... tu... yu... yu..., comme un merle.

Au lieu de tant siffler, il aurait mieux fait de regarder un peu mieux où il mettait les pieds. Comme il descendait une petite pente à travers le bois de la Roche, voilà que notre Pierre glissa sur des aiguilles de pins et brrroum ! s'allongea sur le dos.

— Nom de gouï ! grogna-t-il.

Il se releva, se frotta le derrière et dit :

— Et mes prunes ?

Les prunes étaient à bas dans le mouchoir. Seulement, comme Pierre en tombant avait trouvé moyen de s'asseoir dessus, ce n'était plus des prunes, mais une marmelade de prunes.

— Qu'est-ce que je vais faire de ces prunes à cette heure ? Je ne peux pas les offrir comme ça.

Et notre Pierre resta un grand moment à regarder ses prunes écrasées. Grand niais, va ! Alors il se pensa :

— Ce serait tout de même dommage de les perdre. Je vais essayer de les manger.

Il se rassit à côté de ses prunes et, l'une après l'autre, il se mit à les avaler. Et il se flanqua quelque chose comme trois quartiers de prunes sur la panse. Il ne laissa sur le terrain que celles qui étaient trop écrabouillées.

— Ouais ! se dit-il quand il fut au bout. Je suis gonflé comme un bouf, pourvu que ces prunes ne me fassent pas mal !

Il avait marché à peu près une demi-heure et il passait à côté d'une vigne, quand quelqu'un l'appela.

— Bonjour, Pierre.

— Bonjour, maître Tenrô.

— C'était en effet le père Tenrô qui se promenait, les mains derrière le dos, dans son verger.

— Ils se mirent à bavarder tous les deux, de leurs foins, de leurs moissons et ils arrivèrent à côté